



Bruiser commença à s'étourdir et à frapper au hasard. — Page 399.

dans ces absurdes flatteries que ses amis lui prodiguaient constamment, et comme il était réellement très-beau de sa personne, il entretenait sans difficulté l'idée d'épouser une héritière. Et cette même confiance a été fatale à des millions de jeunes gens placés dans la situation d'Albert Egerton, ils poursuivent une carrière d'extravagances et de dissipation, se soutenant avec l'espoir que, quand leurs ressources présentes seront épuisées, il leur sera très-facile de reconstruire leur fortune par le mariage. Un mois s'était écoulé, et Egerton se trouvait lié d'amitié avec une infinité de jeunes gens pour la plupart membres très-populaires du club de Crockford; grand favori dans un grand nombre de familles titrées mais peu scrupuleuses, où il y avait des filles sans dot, dont il fallait absolument se débarrasser et chez lesquelles lord Dunstable jouissait de ses entrées, le pauvre Egerton se croyait l'orgueil et la joie de ses quatre chers amis qui avaient tout fait pour lui!

Et assurément ils avaient beaucoup fait pour lui, car il avait déjà dépensé vingt mille livres, ou un tiers de sa fortune; mais on le tenait avec intention dans un tel tourbillon incessant d'excitations, de plaisirs, de débauches et de bruit qu'il n'avait pas le temps de réfléchir. Un matin, il était environ onze heures, le jeune homme s'éveilla la tête brûlante et le pouls fiévreux, après la nuit d'insomnie inaccoutumée et il arriva qu'aucun de ses chers amis n'était encore arrivé. Egerton sonna pour demander du vin blanc et du sodawater pour calmer sa soif brûlante, et quand le domestique, son tigre, arriva avec le breuvage rafraîchissant, le jeune homme apprit qu'une dame qui désirait le voir attendait au salon.

— Une dame! s'écria Egerton; qui diable cela peut-il être?

— C'est une dame forte et âgée, monsieur, dit le tigre.

— Et a-t-elle donné son nom? demanda Egerton, en commençant à soupçonner qui sa visiteuse pouvait être.

— Non, monsieur, je lui ai assuré que vous n'étiez pas encore levé, et que vous ne receviez jamais personne à une heure aussi matinale; mais elle a déclaré qu'elle voulait vous voir absolument, et j'ai été obligé de la faire entrer au salon.

— Ah! ce doit être ma tante. Alors! murmura Egerton en lui-même, apportez-moi un peu d'eau chaude à l'instant, et allez dire à cette dame que je suis à elle dans quelques minutes.

Le tigre disparut, revint avec de l'eau chaude, puis sortit encore pour exécuter la dernière partie des ordres de son maître. Egerton se sentit vraiment honteux de lui-même quand il vit ses joues pâles et son œil hagard dans le miroir, et il songea à la conduite qu'il menait depuis ces derniers temps. Mais alors il se rappela les flatteries de ses fashionnables amis, et calma ses remords par l'idée qu'il était sur un grand pied d'intimité avec tous les hommes le plus à la mode, qu'il faisait partie du club de Crockford et qu'il était reçu dans plusieurs familles de distinction. En outre, quand il eut mis une chemise propre, des pantoufles et une élégante robe de chambre, il fut si satisfait de lui-même, qu'il lui fut alors égal de se trouver en présence de sa parente. Il se rendit donc avec un sourire sur les lèvres et une aisance de manières toute naturelle au salon, où une grosse dame âgée, à l'air respectable d'une mère de famille, l'attendait impatiemment.

— Mon cher Albert! s'écria-t-elle quand il entra, qu'as-tu fait pendant tout le mois dernier, que tu n'es pas venu me voir?... Non... pas même le dimanche comme tu en avais l'habitude.

Et en parlant ainsi la bonne femme faisait un mouvement, comme si elle eût voulu embrasser son neveu. Mais lui, sachant bien qu'il était peu convenable de se laisser aller à toutes ses sensations dans le monde fashionable, recula d'un pas ou deux et permit gracieusement à sa tante de serrer le bout de son index.

— Mon Dieu! Albert, comme tu es drôle! s'écria la pauvre dame; mais dis-moi, continua-elle en reprenant tranquillement sa place, ce que tu as fait, pourquoi tu as quitté ton joli petit logement de Budge-Ron? pourquoi tu ne viens jamais nous voir? pourquoi tu es venu habiter cette partie de la ville, et pourquoi tu ne nous as même pas fait savoir où tu demeures? Sans Storks, l'agent de change, je n'aurais pas su où te trouver, mais il m'a donné ton adresse.

— Storks! murmura Egerton en devenant très-pâle, t'a-t-il dit quelque chose?

— Oh! oui, continua la tante en parlant avec une grande volubilité, il m'a dit que tu avais vendu des rentes; mais quand il a vu que j'en étais chagrine, il m'a assuré que ce ne pouvait être que dans un but utile, et il en est ainsi, cher Albert, n'est-ce pas?

— Certainement, ma tante, assurément, balbutia le jeune homme en regardant d'un air inquiet du côté de la porte.

— Eh bien! maintenant je suis bien aise de cela, cher Albert, dit la vieille dame apparemment soulagée de tristes pensées. J'ai dit à ta cousine aînée Susannah Rachel: Albert est un bon jeune homme tranquille,